

« Il fallait défiler sous peine d'être complice des tueurs »

Michel Onfray est en colère. Il n'a guère apprécié l'attitude des politiques et des médias après les attentats de Paris. Selon lui, il ne fallait plus penser et obéir.

ENTRETIEN

Dès ses premières œuvres, Michel Onfray prit les mots d'ordre de son maître Friedrich Nietzsche au sérieux, en philosophant à coups de marteau et en déboulonnant les idoles – qu'elles aient pour nom Freud, Sade ou « le Crucifié ». Un état d'esprit à la fois libre et engagé, qui le conduit à « dire des choses »... et au passage, à se brouiller avec pas mal de monde.

Comment avez-vous vécu les tragiques événements de ce début d'année ?

D'abord dans la sidération dès que j'ai reçu l'information sur mon iPhone. Ensuite, très vite, comme un moment important dans l'histoire de France puisque, quelques minutes plus tard, peu avant 13 heures, j'ai tweeté : « Notre 11-Septembre », uniquement après avoir eu la seule information que des tirs nourris avaient été entendus dans la rédaction de Charlie Hebdo. Ce tweet a été ridiculisé avant d'être, hélas, pris au sérieux comme un signe de lecture adéquate au moment même de la tragédie. La litanie des noms qui a suivi a effectivement donné consistance à mon propos. Le travail du philosophe est spinoziste, il suppose le fameux « Ni rire, ni pleurer, mais comprendre ».

A-t-on pris le temps de comprendre ?

Non. La suite a montré que le journalisme n'avait pas grand-chose à voir avec l'attitude philosophique puisqu'on a pu assister en direct et pendant de longs jours à une démission de la raison et de l'intelligence au profit du compassionnel jusqu'à l'obscène. Dans la foulée, Le Point m'ayant demandé

une analyse, j'ai rédigé un long texte

où, déjà, je mettais en garde contre le règne du pathos qui est l'ami du journalisme quand il faudrait encore et toujours de la raison. La cérémonie du 11 janvier n'avait pas encore eu lieu.

L'information qu'il fallait retenir de ce 7 janvier, outre la tragédie, c'est que, apprenant l'information, François Hollande a mis fin à son rendez-vous pour se rendre en urgence sur le lieu du carnage en compagnie de son chargé de communication : non pas avec son Premier ministre, avec son chef des Armées, avec son directeur du Renseignement, non, mais avec son chargé de communication. Comment dès lors ne pas songer que le cynisme du président de la République ne pense cet événement que dans la configuration d'une remontée de sa popularité, et ce dans la perspective de ce qui est devenu son unique horizon politique : sa réélection en 2017 ?

La suite a montré que la stratégie était la bonne puisque, dans la foulée, le président prend vingt points dans les sondages.

C'était sans compter sur le fait que le réel ne se réduit pas à ce que les conseillers en communication en disent. La crise fut bien gérée par le Président, nous ont dit les journalistes. En faisant quoi ? Rien... Du compassionnel au carré, de l'incantation médiatique, de la mine affectée, des rodomontades dans la bouche (avec dents) d'un homme plus crédible dans le jeu de mots que dans la sentence taillée pour le marbre de l'Histoire.

Que voulez-vous dire, exactement ?

Qu'il fallait être Charlie, sous peine d'être Dieudonné ; il fallait être tolérant, sauf pour ceux qui ne pensaient pas comme Valls ; il fallait éviter les amalgames et n'avoir pas entendu que les criminels avaient mis leur crime sous le signe de la vengeance du Prophète ; il fallait affirmer que l'équipe de Charlie était morte pour la liberté d'expression, mais comprendre que la liberté d'expression s'arrêterait juste après l'annoncement du catéchisme mé-

diatique ; il fallait défiler en masse et applaudir on ne sait quoi sous peine d'être complice des tueurs ; il fallait dire de l'islam, tout l'islam, qu'il était une religion de paix, de tolérance, et d'amour – en un mot, il fallait ne plus penser et obéir, obéir à la doxa imposée par les médias qui n'ont jamais vendu autant de papier ni obtenu pareils records d'audience. C'était le but. Il faut lire ou relire Propaganda. Sous-titré : Comment manipuler l'opinion en démocratie, d'Edward Bernays, le neveu de Sigmund Freud, qui a publié ce texte en 1928 pour expliquer comment une poignée de gens invisibles fabrique le consentement en démocratie. Un livre qui se trouvait dans la bibliothèque de Goebbels.

Qu'est-ce que les médias n'ont pas dit ?

Personne n'a dit que, depuis 1991, la France avait bombardé nombre de pays musulmans sur

la planète et que, sous prétexte de démocratie et de droits de l'homme, de lutte contre les dictatures et de prévention du terrorisme, l'Occident, dont nous, donc nous, avait tué des milliers de victimes musulmanes innocentes en Irak, en Afghanistan, en Libye, au Mali, des femmes, des enfants, des vieillards, des pauvres villageois dont le crime était d'habiter un petit village que l'Occident a rasé de la carte.

Cette guerre n'est pas filmée, il ne faut pas la montrer, dès lors, elle n'existe pas, l'opinion internationale ne s'émeut pas, on voit juste des images assimilables à des écrans de jeux vidéo, des cibles qui explosent alors que ce sont des bâtiments dans lesquels vivent des hu-

mains. Si ces guerres l'étaient, filmées, photographiées, on verrait des cadavres de musulmans, une multitude de corps musulmans déchiquetés, des chairs de musulmans éparpillées, du sang de musulmans répandu...

Cette guerre que l'on prétend défensive sous prétexte qu'elle permettrait d'éviter le terrorisme s'avère en fait offensive. Elle permet aux marchands d'armes, qui subventionnent les présidents américains, républicains et démocrates confondus, d'écouler leurs stocks et de produire à nouveaux des armes et du matériel militaire. Elle permet stratégiquement de s'approprier le sous-sol de ces pays riches de leurs géologies, mais pauvres à cause des dictateurs qui les gouvernent avec l'assentiment des puissances de la planète qui travaillent avec eux.

Elle permet d'imposer non pas les valeurs de l'Occident, mais le mode de vie occidental avec ses produits à écouler, à vendre, donc à fabriquer. C'est la guerre du capitalisme et de l'impérialisme du complexe militaro-industriel qui se cache sous prétexte de liberté, de démocratie et de droits de l'homme. On prétend lutter pour empêcher le terrorisme alors qu'on le rend possible comme réaction de l'offensé musulman à l'offenseur occidental.

Les médias ne sont pas sans relations avec les vendeurs d'armes. On le sait. Ils ont donc intérêt à distribuer le discours compassionnel qui évite l'explication politique rationnelle. Le pathos contre le logos.

Quand ces mêmes médias montrent les soldats de l'Etat islamique – que le politiquement correct interdit de nommer comme tel sous prétexte qu'il ne s'agirait pas d'un Etat et qu'il ne serait pas islamique – vandalisant des œuvres d'art mésopotamiennes, l'Occident crie à la barbarie, mais l'Occident oublie que les tonnes de bombes américaines ont été déversées sur des sites archéologiques irakiens, entre le Tigre et l'Euphrate, et qu'il y a eu là, avec des tonnes de bombes, de bien plus graves dommages que ceux que des

coups de masses et des disquises qu'on nous a montrés avec effarement et commentaires affligés ont bien pu faire – ce qui est également condamnable, entendons-nous bien...

Quand ces médias montrent les vidéos de décapitations faites par l'EI à destination de l'Occident, les journalistes parlent encore de barbarie et les citoyens reprennent la litanie en cœur. Mais c'est la barbarie musulmane qui répond à la barbarie occidentale des massacres de populations musulmanes par les armes sophistiquées de l'Occident !

Qu'a fait François Hollande pour répondre à ce signe qui lui était donné avec le 7 janvier ? Il a dépêché un porte-avions français dans le Golfe. Croit-on qu'ainsi on arrêtera ces brutalités partagées ? ■

**Propos recueillis par
WILLIAM BOURTON**

l'ouvrage « "Cosmos" est mon premier livre »

Dans *Cosmos*, qu'il vient de publier chez Flammarion, Michel Onfray nous propose une philosophie de la nature. Face aux désastres du monde contemporain qui nous laissent pantelants, renouer avec l'idéal grec et païen d'une sagesse humaine en harmonie avec le monde : telle est l'ambition de ce volumineux essai, premier tome d'une trilogie intitulée *Breve encyclopédie du monde*.

Comment est né ce projet titanesque ?

A la mort de mon père, quand j'ai hérité de sa force qui s'en allait, je me suis retrouvé son obligé : je ne crois pas qu'on fasse jamais son deuil, je crois que le deuil nous fait. Ce livre est le produit de ce deuil qui me

fait, moins en me détruisant qu'en me construisant, à savoir : en me ramenant aux choses essentielles qui étaient celles qui faisaient l'être même de mon père, qui était un ouvrier agricole enraciné dans la terre de ses ancêtres, la tête dans les étoiles du cosmos.

Il meurt entre mes bras, debout, et la mort ne le fait pas s'affaïsser. Il est foudroyé mais ne tombe pas. Il reste mort debout.

C'est moi qui dois l'allonger, son beau re-

gard bleu en direction du ciel, couvert ce soir-là, alors qu'il m'en avait enseigné les mystères parmi d'autres choses. Cosmos me permet de partir à la quête de ce ciel sans dieu.

Vous affirmez, en couverture, qu'il s'agit de votre « premier livre »... Que voulez-vous dire par là ?

Que j'ai compris que certains livres étaient en fait préparatoires, des esquisses pour un livre qui se préparait ainsi sans que je le sache.

Nous voulons moins les livres que nous écrivons que nous ne sommes vus par eux. En terminant Cosmos, j'ai compris ça plus qu'avec aucun autre livre.

On a le sentiment que ce livre est celui de l'apaisement, de la sérénité, de la maturité...

Merci de conclure par cette question, car les précédentes m'ont installé dans le feu et la mitraille, la guerre et les bombes, le terrorisme et la polémique, alors qu'en effet, parce que c'est le livre de l'apaisement, de la sérénité, de la maturité, Cosmos est mon premier livre. ■

**Propos recueillis par
W. B.**

politique « Ce sont les médias qui alimentent les polémiques »

Le troisième mot de la devise française, « Fraternité », est le grand oublié, le grand « impensé » de ce début de ce siècle...

En 1983, le renoncement de Mitterrand à la gauche, puis son ralliement au libéralisme et au projet européen - qui se nourrit de ce libéralisme-là et, paradoxalement, s'impose par une bureaucratie puissante - ont laissé le peuple de gauche orphelin d'un idéal et des figures de même de le porter. En complice de Villain (l'homme qui a assassiné Jaurès, le 31 juillet 1914), c'est Jaurès que Mitterrand a assassiné en 1983. Cet effondrement du récit de la gauche socialiste antitotalitaire (PS) couplé en 1989, après la chute du Mur de Berlin, à l'effondrement du récit de la gauche totalitaire (PCF) a laissé le champ libre au marché qui fait la loi et impose désormais le règne de la sauvagerie capitaliste. Marine Le Pen n'effectue pas par hasard les scores que l'on sait : elle se nourrit de 1983 et du mépris qu'ont eu l'UMP et le PS du refus de l'Europe qu'a signifié le peuple par référendum, refus qui a été contourné ensuite par le jeu de ces deux partis qui ont imposé par le Congrès ce que le peuple avait refusé. Les partis institutionnels et installés, de droite et de gauche, ont réalisé le « populicide » qui a laissé un champ libre aux Le Pen qui ont récupéré ce peuple transformé jour après jour en populace.

*coule,
rustine*

La perspective d'une victoire du FN dans une élection majeure vous inquiète-t-elle ? Ou après tout, faudrait-il laisser ce parti se frotter à l'exercice du pouvoir, pour que l'inanité de certaines de ses mesures apparaisse au grand jour ?

Je ne me soucie plus des jeux de partis. En France, on a le choix

entre UMP et PS - dont l'opposition, sauf sur des sujets de sociétés clivants, n'est que factuelle et limitée - ou FN et Front de gauche, antilibéraux et antieuropéens, qui partagent nombre de points, sauf sur la question de l'islam et de l'immigration : une chance pour la gauche radicale, une calamité pour la droite radicale. Je ne suis pas libéral, donc l'UMP et le PS ne m'intéressent pas. Je suis antilibéral, mais le robespierrisme de Mélenchon me répugne tout autant que les cristallisations idéologiques autour de la restauration de la peine de mort chez Marine Le Pen. Le bateau coule, aucune rustine libérale ou antilibérale ne parviendra à colmater la brèche. Je suis désormais spectateur du naufrage.

Certains vous accusent de tuer (ou d'achever) la gauche, d'être « l'idiote utile » de la droite, ou de l'extrême droite. Que leur répondez-vous ?

Ce sont ceux-là qui, par leur rôle de propagandistes libéraux dans les médias depuis des années, en relayant les aboiements des communicants, nous font ce monde-là : Marine Le Pen, c'est eux ; l'abstentionnisme, c'est eux ; le désespoir du peuple, c'est eux. Impossible de leur

demander l'intelligence nécessaire pour en convenir, elle leur a manqué depuis le début, elle ne saurait leur venir aujourd'hui par l'opération du Saint-Esprit. Ceux qui fabriquent la dictature se parent désormais des plumes de ceux qui résisteraient à la dictature ! Signe de l'état de décadence dans lequel nous sommes. Que ceux qui ont dit de Zemmour et Houellebecq qu'en nommant un péril ils l'avaient créé fassent de moi le contraire de ce que je suis m'honore. Le contraire m'eût blessé...

Début mars, Manuel Valls vous a accusé de « perdre les repères », parce que vous aviez dit, en gros, préférer une phrase juste d'Alain de Benoist (philosophe de droite) à un sophisme de BHL (gauche). Un Premier ministre de la République qui attaque un philosophe, ce n'est pas si fréquent...

Valls m'a agressé exactement dans les mêmes termes de Le Guen, ce qui

prouve qu'il ne s'agit pas d'une bêtise personnelle (ils en sont pourtant capables tous les deux...) mais d'une récitation d'éléments de langage pondus par les cabinets de communicants auprès desquels ces politiques prennent désormais leurs ordres. A chaque petit-déjeuner, de petits marquis gominés qui ont quitté les bancs de l'Ecole normale supérieure la veille (L'Obs en a fait les portraits, ce serait à rire s'il ne fallait en pleurer : des muscadins qui passent plus de temps chez leurs tailleurs et leurs bottiers que dans les usines ou les cafés...) fournissent le scénario de la journée aux élus qui rabâchent, annoncent, répètent, épellent, bredouillent, ce qui s'appelle désormais communiquer. Ils disent des bêtises sur moi, c'est moins grave pour moi que pour la France et son image internationale.

Vous n'êtes jamais aussi « bon » que dans la controverse. En auriez-vous besoin pour exister ?

Non. Mais les journalistes ne m'appellent ou ne parlent de mes livres que quand ils peuvent entretenir la polémique. Je fais un livre sur Don Quichotte, Le réel n'a pas eu lieu, personne ne m'invite, il est pourtant l'occasion de penser le rapport de notre époque à la réalité. Je fais un livre contre Sade, La passion de la méchanceté, il est aussi l'occasion de penser le rapport que nos intellectuels entretiennent avec la réalité, mais tout le monde m'invite, parce qu'on peut me faire dire du mal des philosophes dont j'examine le propos en faveur de Sade. Je fais un éloge de Camus dans L'ordre libertaire, quand on m'invite c'est uniquement pour me faire parler contre Sartre. J'ai publié un

recueil de haïkus il y a peu, Avant le silence, personne n'en a parlé, personne ne m'a invité. Je sors Cosmos, vous me posez trois questions à son propos et douze qui relèvent de la polémique... ■

Propos recueillis par
W. B.